



HAL
open science

A propos de l'espace des sociétés rurales anciennes : le sens d'une recherche archéogéographique.

Gérard Chouquer

► **To cite this version:**

Gérard Chouquer. A propos de l'espace des sociétés rurales anciennes : le sens d'une recherche archéogéographique.. Cahier des thèmes transversaux ArScAn, 2004, 4, pp.31-35. hal-02117280

HAL Id: hal-02117280

<https://hal.science/hal-02117280>

Submitted on 2 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

À propos de l'espace des sociétés rurales anciennes : le sens d'une recherche archéogéographique

Gérard Chouquer (UMR ArScAn – Archéologie environnementale)

Deux idées peuvent être proposées. La première est que nous vivons une « crise » (de mutation, de croissance), probablement généralisée et « constitutionnelle », qui est une crise des objets de la recherche dans le domaine de l'étude de l'espace, des milieux et des environnements des sociétés du passé. Le dossier d'Études Rurales qui vient d'être publié a été intitulé « Objets en crise, objets recomposés ». La seconde idée est que les bases sur lesquelles on peut recomposer les objets conduisent à définir une discipline nouvelle dont la structuration doit être l'objectif des années à venir. Le terme d'archéogéographie semble être le meilleur pour désigner cette discipline.

I. Le constat de la faiblesse des objets, des modèles et des récits traditionnels

En archéologie rurale ou agraire, notre corps de doctrine a été forgé dans la première moitié du XX^e siècle et n'a pas beaucoup évolué depuis. Pour étudier l'occupation du sol, la forme des champs ou des voies de communication, les formes du milieu naturel, etc., on recourt encore à objets très conventionnels. On sera tenté de dire : « mais, un parcellaire, un réseau routier, un bassin-versant, une pente, une agglomération secondaire romaine, un village médiéval, etc., sont des objets *indiscutables*, qui tombent sous le sens, qui vont de soi : pourquoi en parler ? »

Si nous souhaitons les rediscuter, c'est parce que la communauté leur a donné des contours qui se sont aiguisés, qui n'admettent plus guère d'interstice par où faire entrer la nouveauté ; ensuite parce que cette même communauté a pris l'habitude d'organiser la réunion de ces objets selon des modèles, des tableaux et des récits qui, à leur tour, sont devenus indiscutables.

Quelques exemples. Cette communauté nous propose d'admettre que la *villa* romaine est une unité domaniale, qu'elle doit disposer d'un territoire, et, pour ces raisons, qu'il faut faire le lien avec les théories économiques gravitaires des XIX^e et XX^e siècles, parce que ces thèses sont présumées universelles. Admettons. Or, ensuite, calculer le domaine d'une *villa* en faisant la moyenne arithmétique entre la surface considérée et le nombre d'établissements connus et classés dans la rubrique « *villa* » reste une démarche particulièrement sommaire, quand on sait les incertitudes sur la définition de la *villa*, la méconnaissance du statut foncier et fiscal (possession, propriété), et l'ignorance de l'économie de la plupart des *villae* découvertes, les incertitudes de la prospection, etc.

Depuis longtemps on prétend que les textes des arpenteurs romains établissent le modèle de la division géométrique des terres (la « limitation ») et qu'ils donnent le canon de la forme ; pour cette raison on a cherché partout de la géométrie orthogonale et périodique et on en a trouvé plus que de raison. Traditionnellement les chercheurs ont décidé également que la centuriation établissait le « patron » du territoire de la cité, alors que c'est une réalité, le plus souvent, plus liée à l'assignation et qui peut être en discordance manifeste avec les limites de la cité, y compris coloniale.

Les médiévistes ont admis que l'*openfield* était une création du Moyen Âge et devait être une planification générale qui se serait produite lors d'une rupture que les chercheurs ont du mal à situer entre le VIII^e et le XIII^e siècles. On a donc fait de cette morphologie et de ce régime agraires une catégorie surdéterminée, centrale pour le Moyen Âge, qu'on a renforcée en l'opposant à des catégories de périphérie, le bocage des régions de l'ouest (qu'on a cru longtemps « celtique », puis qu'on a rajeuni sérieusement) et la géométrie des régions méditerranéennes, qu'on a attribuée à l'héritage romain.

L'interrogation sur le village médiéval est également très parlante. Voilà un objet fondateur de l'identité médiévale, et plus précisément de ce Moyen Âge qui débute vers 1000 ou 1100. La définition traditionnelle du village est juridique, car fondée sur l'exploitation de sources écrites. Avant cette période classique, on n'a que des « habitats », le terme étant censé répondre du caractère juxtaposé des formes et de leur niveau infra-juridique. Que faire, dès lors, des résultats essentiels de l'archéologie préventive qui ont révélé de nombreux « villages » du haut Moyen Âge ? Que faire des « villages » protohistoriques et antiques qui sont aussi une réalité ? Les dévaloriser parce qu'ils ne méritent pas le nom de village ?

C'est ici que deux attitudes sont possibles. La première est, en effet, de discuter la validité des critères archéologiques pour continuer à donner la primauté aux sources écrites, et ainsi ne pas remettre en cause l'objet de recherche qu'est le concept de naissance du village au Moyen Âge, élément essentiel du récit fondateur et identitaire de la période. On n'aurait pas de raisons archéologiques suffisantes pour faire remonter au haut Moyen Âge l'origine du village médiéval. Mais une seconde attitude est possible, celle qui consiste à montrer que l'objet « village » est un objet à bords francs (c'est-à-dire un objet défini de façon rigide), qui bloque la recherche au lieu de permettre d'avancer (Peytreman 2003), et à proposer des pistes pour une autre formulation du problème (Archaeomedes 1998 ; Raynaud 2003). C'est en réexaminant la notion de site archéologique, en recomposant les critères qui le définissent, et en proposant un « traitement » sur la longue durée de ces établissements, que les archéologues et les géographes ont montré que la catégorie « village » ne convenait pas, et qu'un autre objet était préférable : le réseau ou système dynamique de peuplement. Pour cet objet, des types dynamiques ont été définis : le réseau « spontané », le réseau « colonial », le réseau « continental », le réseau « épiscopal ». Ainsi, le réseau des XII^e-XIV^e siècles apparaît-il non comme le surgissement d'un nouveau type, fondateur d'une période identifiée, mais comme la phase de stabilité d'un réseau évoluant selon un processus de longue durée. Dès lors l'objet « village médiéval » peut être repensé : Définir le village comme un fait de peuplement spécifiquement médiéval, irréductible à la comparaison, c'est voir une forme émerger dans sa perfection rassurante, c'est s'interdire d'en comprendre la genèse. C'est aussi s'enfermer dans une tautologie : le village présente la quintessence de la société rurale médiévale, car il n'y a de village que médiéval » (Claude Raynaud 2003).

Privé de son *openfield* planifié fondateur (voir l'article de Cédric Lavigne dans le dossier d'Études Rurales), au profit de planifications d'arpenteur et de formes auto-organisées dynamiques de type « radio-quadrillées » (Lavigne 2002 ; article de Magali Wateaux dans Études Rurales), et privé de l'idée d'une naissance du village au profit d'une évolution également auto-organisée d'un réseau d'établissements villageois depuis la protohistoire, que reste-t-il, par exemple, du récit académique sur les campagnes médiévales ?

On ferait une démonstration parallèle à propos du récit concernant les campagnes antiques.

L'un des buts du GDR est donc d'engager la critique et la reconstruction des objets de la recherche, là où la maturité semble atteinte et là où on perçoit l'usure des objets et la possibilité de leur recomposition

II. Les idées centrales

Le corps de doctrine doit évoluer tout autant que les objets.

Transmission, transformation, action et interaction

Nous proposons les attendus suivants :

- il est important de dépasser la comptabilisation des échelles de temps et des échelles d'espace, au profit de l'invention de modalités spatio-temporelles, plus descriptives des processus réels observés dans les formes et lors des fouilles.

- il est, de même, important de compléter les notions de synchronie et de diachronie par celles de taphochronie, d'uchronie et d'hystéréchronie :

- la taphochronie est la modalité de rupture du temps et de l'espace d'accumulation par enfouissement définitif d'un état spatial qui ne provoque pas de reprise. Cette modalité exprime une irréversibilité, et, en ce sens, est source de connaissance historique.

- l'uchronie (terme emprunté à Charles Renouvier) est une modalité spatio-temporelle de transmission de faits anciens, qui se constate lorsqu'une structure imprime dans le sol une forme, laissant une trace, qui elle-même devient un potentiel que des faits (tout aménagement et transformation de l'espace) ultérieurs peuvent faire rejouer. Elle est la potentialisation de l'espace dans le temps, telle que le modèle de Pierrelatte l'exprime. Elle se réalise par les processus d'isoclinie, d'isotopie, d'iso-axialité. En effet une ligne ancienne peut se transmettre sur place (isotopie), transmettre son orientation à une ligne plus récente et parallèle ou perpendiculaire (isoclinie), ou se prolonger par une ligne plus récente située dans l'alignement exact de la limite ancienne (iso-axialité).

- l'hystéréchronie (du terme grec *husterein* = être en retard) est la modélisation des décalages qui s'observent entre des formes héritées, issues de fonctions et de phénomènes passés, et qui sont le lieu de fonctions nouvelles.

- il faut enfin concevoir une transmission dynamique qui ne soit pas seulement linéaire, ni uniquement cyclique (les « périodes » des historiens), mais qui nous permette de comprendre l'articulation entre les processus ci-dessus définis aux diverses échelles de temps. Le paradigme à mettre en place est celui d'une transmission du fait même de la transformation, et d'une transformation qui agit, interagit et est elle-même agie. Je suggère de créer les termes plus dynamiques de « transformission » (transformation et transmission) et de « transformaction » (transformation et action) pour traduire la richesse de contenu de ces processus évolutifs complexes.

La recomposition réhabilite les formes d'hybridation pour ce qu'elles sont

Nous posons également comme nouvel ensemble d'attendus l'idée qu'il existe d'autres unités composant les réalités spatiales que celles qu'on nous propose de voir, discipline par discipline. La raison de cette situation est qu'on déshybride systématiquement les objets de l'écoumène, et qu'en outre on les coupe des réseaux qui leur donnent sens. Or nous proposons de composer des objets complexes à partir d'unités elles-mêmes complexes, et non pas de composer des objets prétendument interdisciplinaires à partir d'unités préalablement réduites par les disciplines à un seul caractère de leur forme. C'est cette habitude de séparer les choses pour les qualifier comme objets distincts de typologies isolées (le parcellaire, les voies, l'habitat, et à l'intérieur de ces catégories, des typologies détaillées), qui rend compte de plusieurs des impasses dans lesquelles nous sommes encore.

La déshybridation est lourde de conséquences lorsqu'elle porte sur des formes mixtes, naturelles et sociales. Le changement que je propose d'opérer est le suivant. Dans la pratique classique, fondée sur les objets définis par chaque discipline isolément, une analyse de l'espace se fait avec, par exemple, des bassins-versants, des pentes, des interfluves, des cordons littoraux si l'on est géographe physicien ; des parcellaires, des voies, des bocages, des fermes, des champs, si l'on est géographe humain ou archéologue agraire ; des agrégats, des profils, des horizons, des unités de paysage si l'on est pédologue ; des matrices, des taches, des corridors, des réseaux connectés ou fragmentés, si l'on est écologue du paysage ; des pôles, des territoires, des marges, des auréoles concentriques, des flux, si l'on est géographe ou archéologue spatialiste, etc. Chacun ordonne des bribes du réel planimétrique et du réel social, réels plus ou moins bien « représentés » en termes de projets, de cartes, de modèles, d'images, etc., selon les objets qu'il lui faut composer. Ensuite, lorsqu'il faut tenter l'aventure interdisciplinaire, c'est l'échec garanti, puisque les mots n'ont pas le même sens, puisque les concepts diffèrent, puisque les ordres de rangement s'entrechoquent.

Pour changer, il faut donc partir des réalités, lesquelles sont hybridées. Je suggère qu'on passe du temps à définir ces réalités hybridées, à en dire les noms, à en qualifier les objets. Voici un exemple : dans une étude novatrice, Mélanie Foucault a analysé la documentation géographique et archéologique concernant un corridor boisé sur la commune des Maillys (Côte-d'Or) qui a été défriché dans les années 70. Elle a fait la démonstration de l'intérêt qu'il y avait à réunir les éléments disjoints d'un objet complexe. Paléo-vallée pour le géologue, gisement d'habitat de l'Âge du Fer pour l'archéologue, champs pour l'agronome et le géographe actuels, à travers des visages aussi divers, l'étude montre un exemple de dynamique continue et même « renversante » sous la permanence de la forme d'un corridor « fluviaire » (fluvial et viaire). C'est, en quelque sorte, l'histoire d'un chenal tardiglaciaire qui devient village-rue (et même « village-ru » puisqu'il est installé dans le chenal) de planification à l'époque protohistorique, qui est une rivière active sur la carte de Cassini, un corridor boisé sur la photographie aérienne de 1940, des champs remembrés aujourd'hui, et qui, quelquefois redevient rivière lors de pluies prolongées.

Ceci est utile pour apprendre à voir différemment les choses, pour éviter le recours à la notion de déterminisme physique, pour sortir de la dissociation entre le support physique et l'aménagement plaqué, et pour ouvrir sur l'idée d'une co-évolution naturelle et sociale des formes.

La recomposition passe par l'évaluation de l'hyperesthésie géométrique

On observe que l'étude de l'espace est handicapée par une tendance quasi-générale à l'hyperesthésie géométrique, qui fait qu'on refuse de voir les formes concrètes au profit de formes surdéterminées, quand ce n'est pas des formes géométriquement redessinées. Disons-le simplement : le « tout planifié » des médiévistes français, à propos de l'openfield, comme le « tout centurié » des antiquisants, sont devenus des sottises. Il s'agit de dégager les réalités transmises et transformées de l'écoumène du filtre de lecture géométrique à tout prix, comme si, au lieu d'étudier les formes réelles, on pouvait se contenter de la connaissance du projet social (lotir, assigner, coloniser, urbaniser). C'est ainsi que des réalités complexes dans leurs formes et leurs processus sont enrégimentées dans des objets-valises qui parlent alors au nom de tout le paysage.

De tels objets surdimensionnés nient les dynamiques. Une fois institutionnalisés, il ne reste plus aux autres choses qu'à « s'inscrire dans » le cadre qu'ils constituent. Ils évitent de penser et à l'importun qui ose poser des questions la réponse ne manque jamais : « mais vous ne découvrez rien de vraiment original, il y a longtemps qu'on a établi que pour la centuriation, etc., que pour l'openfield, etc... » Cette réponse revient à dire que la nouveauté n'est tolérable que si elle prend place dans l'objet établi et n'en déplace les frontières que de façon

infinimentale, car on ne peut ou ne veut pas changer les récits. Et si d'aventure l'analyse des formes infirme ces définitions, c'est qu'elle aura été mal faite.

III. La synthèse archéogéographique

Nous avons cherché longtemps comment réorganiser le savoir, sans voir l'évidence que le travail devait d'abord passer par la recombinaison des objets les plus usés de l'historiographie. L'idée étant aujourd'hui dans l'air, et même de plus en plus partagée par la génération des jeunes chercheurs, on peut avancer.

Pour cela, on ne cherchera pas à redorer le blason des anciennes « géographie historique » ou « géohistoire », encore que ces termes et expressions ne soient pas inconvenants en eux-mêmes. Mais ils se réfèrent à des objets et des méthodologies datées et devenues handicapantes. On observera aussi que l'expression « archéologie du paysage » n'a pas réellement pris et qu'une discipline portant cet intitulé n'a pas émergé pour structurer l'ensemble des travaux.

On notera également que les termes et expressions d'archéomorphologie, de morphologie historique ou de morphologie dynamique (dont j'ai longtemps fait usage, et avec moi d'autres chercheurs), ne conviennent pas mieux pour un intitulé d'ensemble, car ils risquent d'évoquer l'époque ou la morphologie n'était qu'un formalisme géométrique et typologique. Les géographes et les urbanistes s'en méfient ! Mais la morphologie dynamique peut rester un intitulé utile pour qualifier le renouvellement de l'analyse des formes proprement dite.

Reste le terme de géographie, qui conviendrait parfaitement... si les géographes avaient des objets dynamiques, et s'ils avaient proposé d'autres objets pour remplacer ceux de l'ancienne géographie régionale descriptive. Or, à côté de tentatives très heureuses de renouvellement (en géographie environnementale avec Georges Bertrand ; en géoarchéologie et en géographie physique ; en chorématique historique, etc.), d'autres pans de la recherche sont restés académiques, notamment l'étude des formes planimétriques parcellaires et viaires, des formes de l'habitat, etc.

Le terme composé d'archéogéographie est proposé comme étant le meilleur pour définir la discipline de convergence et son corps de doctrine renouvelé : à la géographie il emprunte la catégorie principale d'objets ; à l'archéologie la dimension matérielle et temporelle de l'étude. Il rend justice à l'alliance entre géographes et archéologues, qui depuis quelques années, constitue la colonne vertébrale de la recherche. Le terme lui-même vient d'une option du DEA « environnement et archéologie » de Paris I, où il était d'ailleurs mis sur le même plan que la géoarchéologie. On aurait pu dire paléo-géographie, mais il y eut discussion boutiquière sur ce label de la part de préhistoriens qui l'employaient déjà : ce fut donc archéogéographie.

Il est donc possible, aujourd'hui, de dire ce qu'est l'archéogéographie. Elle est l'étude de l'espace des sociétés du passé et de ses dynamiques, dans toutes les dimensions de cette étude et sur un corps de doctrine renouvelé sur les bases dites ci-dessus. Elle est l'histoire de la transformation irréversible de la nature en écoumène, occupé, habité, exploité, aménagé, hérité, transmis, vécu, représenté, etc.

Telle quelle, la discipline possède donc des spécialités dont certaines sont déjà opératoires : étude des objets géographiques ordinaires et planifiés des sociétés passées (morphologie et dynamiques des habitats, voies et parcellaires, par exemple), la plupart sous forme hybridée ; étude des territoires ; étude des représentations que les sociétés anciennes ont de leur espace et de l'influence de ces représentations sur les formes concrètes. D'autres sont plus nouvelles : étude des modalités non linéaires et non périodisées de la dynamique des espaces ; définition des objets en réseaux et dynamiques de ces réseaux. Elle est donc à la fois descriptive (« morphologique » au sens étroit du terme) et nomothétique, spatialiste et paysagère, environnementale, périodisée et dynamique.

Elle se fonde sur deux dimensions, toutes deux constitutives : 1. la rénovation en profondeur des objets et des processus de l'histoire de l'espace des sociétés, notamment de ses objets planimétriques, en lieu et place des objets de la géohistoire, de la géographie historique, de l'archéologie et de la géographie agraires, etc. ; 2. une association des objets de la morphologie descriptive physique et humaine, de l'archéologie spatialiste et de l'histoire des représentations de l'espace.

Éléments bibliographiques

- Objets en crise, objets recomposés. Transmissions et transformations des espaces historiques. Enjeux et contours de l'archéogéographie*, dossier dans *Études rurales*, n° 167-168, juillet-décembre 2003, p. 1-341.
- Archaeomedes 1998 = Claude RAYNAUD, Lena SANDERS, Sander VAN DER LEEUW, *Des oppida aux métropoles, Archéologues et géographes en vallée du Rhône*, Ed. Economica, Paris 1998.
- Lavigne C. 2002. *Essai sur la planification agraire au Moyen Âge, Les paysages neufs de la Gascogne médiévale (XIII^e-XIV^e siècles)*, Ausonius-Publications, scripta varia 5, diffusion De Boccard, Bordeaux 2002, 302 p.
- Lavigne C. 2003. De nouveaux objets d'histoire agraire pour en finir avec le bocage et l'openfield, *Études Rurales*, juillet-décembre 2003, n° 167-168.
- Peytreman E. 2003. Archéologie de l'habitat rural dans le nord de la France du IV^e au XII^e siècle, 2 volumes, 895 pages, mémoires de l'AFAM, St Germain-en-Laye 2003.
- Raynaud C. 2003. De l'archéologie à la géographie historique : le système de peuplement de l'Âge du Fer au Moyen Âge, dans *Peuples et territoires en Gaule méditerranéenne, Hommages à Guy Barroul*, 35^e suppl. à la RAN.
- Renouvier C. 1857 (rééd. 1876 ; 1988). *L'Uchronie (L'utopie dans l'histoire)*, Arthème Fayard, coll. Corpus des œuvres de philosophie en langue française, Paris 1988, 474 p.
- Watteaux M. 2003. Le plan radio-quadrillé des terroirs non planifiés. *Études Rurales*, juillet-décembre 2003, n°167-168.